

Vie de couple et stratégies professionnelles des Espagnoles à Paris

Des années soixante aux années quatre-vingt, le célibat, la formation du couple, le mariage et la naissance des enfants ont poussé les femmes espagnoles immigrées à Paris à adopter des stratégies professionnelles leur permettant d'adapter leurs différents rôles (épouse, mère) aux nécessités économiques de la migration.

Dès la fin des années cinquante, des Espagnols partent tenter l'aventure migratoire ailleurs en Europe. La France, la Suisse, la Belgique, pays proches et prospères aux antipodes d'une Espagne enlisée dans la sortie du premier franquisme, remplacent les traditionnelles destinations migratoires que représentaient déjà, pour les Espagnols, les pays d'Amérique du Sud, l'Argentine en tête. Désormais, Paris attire une jeunesse en quête de travail et d'argent, désireuse de gagner en quelques mois ou quelques années la somme d'argent nécessaire pour payer une maison, ouvrir un commerce ou pour rembourser les dettes accumulées par leur famille. En 1968, les Espagnols forment la première communauté étrangère de France, devant les Italiens, les Algériens et les Portugais, les femmes représentant en moyenne 46 % des Espagnols présents sur le territoire entre 1962 et 1975. Sur cette période, le département de la Seine représente la première destination choisie par les Espagnols : en 1965, 109 880 Espagnols y sont installés⁽¹⁾. Si la ruralité et la pauvreté caractérisent les milieux d'origine de ces migrants, un autre aspect distingue l'immigration espagnole des années soixante à Paris des vagues migratoires précédentes : née pendant la Guerre civile espagnole (1936-1939) ou au cours des premières années de la dictature franquiste, la grande majorité des migrants et des migrantes sont âgés de 16 à 25 ans au moment de leur entrée sur le territoire français. Si les plus âgés sont déjà mariés lors de leur arrivée, la plupart sont célibataires⁽²⁾ et n'incluent pas, dans leur projet migratoire, la volonté de changer cet état. Néanmoins, au fur et à mesure que les années passent et que le retour au pays tellement désiré est repoussé, les couples se forment au sein de la communauté espagnole de Paris.

C'est en analysant les parcours des femmes immigrées, depuis leur arrivée en France jusqu'aux années quatre-vingt, que l'on peut observer comment celles-ci ont adopté une stratégie professionnelle à trois temps, résultat d'une adaptation à leur vie de couple, qui se construit elle-même pendant le parcours migratoire.

par **Bruno Tur**,
historien,
université Paris VIII

1)- D'après Maria José Fernandez Vicente, *Émigrer sous Franco. Politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers l'Argentine et vers la France (1945-1965)*, thèse d'histoire, université Paris VII, 2004, p. 340. En 1956, il n'y avait que 22 608 Espagnols dans ce même département.

2)- En 1968, 65 % des femmes espagnoles arrivant en France sont célibataires (source ONI). Aussi, nous pensons que cette proportion devait être plus élevée au tout début des années soixante. Remarquons que, pour la première fois dans l'histoire des migrations ibériques, des femmes partent seules pour accomplir leur propre projet professionnel, sans suivre un père, un frère ou un époux.

3)- Le métier de “bonne à tout faire” a été le lot commun de la majorité des Espagnoles immigrées à Paris. Nous disposons cependant de peu de statistiques fiables. À Paris, en 1968, 79 % des Espagnoles travaillent dans la catégorie “personnel de service”, contre 53 % pour l’ensemble du territoire national (Hector Gutierrez, “Les femmes espagnoles émigrées en France”, in *Population*, n° 39, 1984, p. 617). En revanche, les hommes espagnols s’emploieront surtout dans l’industrie et le BTP.

4)- Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Grasset, Paris, 1979, p. 115.

5)- Ici, nous n’entrerons pas dans les détails de leurs conditions de travail, bien connues maintenant. Voir Laura Oso Casas, *Domestiques, concierges et prostituées. Migration et mobilité sociale des femmes immigrées espagnoles à Paris, équatoriennes et colombiennes en Espagne*, thèse de doctorat en sociologie, université de Paris I, 2002, 631 p., et *Espanolas en Paris. Estrategias de ahorro y de consumo en las migraciones internacionales*, Barcelona, Edicions Bellaterra, 2004, 266 p. Voir aussi Bruno Tur, *De Valence à Paris : itinéraires des “bonnes” espagnoles (1940-1974)*, maîtrise d’histoire, université Paris VII, 2003, 199 p.

6)- Cependant le retour sera toujours repoussé, pour des raisons économiques essentiellement.

7)- ADHS / JOCF – 45J, carton 373, supplément au journal *Vivre* de décembre 1964, p. 32. Voir aussi François Tollu, *Tableau d’une famille parisienne*, Beauchesne, Paris, 1972, p. 193.

Dans les années soixante, l’immigrée espagnole à Paris, c’est la “bonne”⁽³⁾ ! Pour elles, les riches familles des beaux quartiers de la capitale vident les chambres des sixième et septième étages des beaux immeubles haussmanniens, reprenant une pratique héritée de la première moitié du XIX^e siècle⁽⁴⁾.

Avant tout, précisons le qualificatif “employé”. Ouvrière du privé, la bonne est une femme employée à tout faire. Si elle ne conduit pas la voiture des employeurs et ne cuisine pas toujours, tout le reste lui revient, du ménage aux promenades du chien, en passant par le goûter des enfants. Concrètement, c’est l’employée multifonction rémunérée pour laver, balayer, coudre, repasser, cuisiner, acheter, dépoussiérer, du matin au soir, six jours sur sept. Il est donc important de remarquer qu’une cuisinière ou une femme de ménage, bien qu’entrant dans la catégorie “employées de maison”, ne sont pas des bonnes dans la mesure où la bonne ne peut se limiter à une seule fonction⁽⁵⁾.

Les “bonnes à tout faire” espagnoles, des jeunes filles célibataires en migration

Nous le comprenons dès lors : en dehors de sa journée de repos (traditionnellement le dimanche), la bonne à tout faire disposait de peu de temps libre. Lorsqu’on interroge les bonnes espagnoles, aujourd’hui retraitées, elles insistent sur le fait qu’au début de leur séjour à Paris, leur but était de gagner un maximum d’argent pour rentrer le plus rapidement possible en Espagne. En effet, la migration était toujours envisagée pour une courte durée ne devant pas excéder six mois, voire un an⁽⁶⁾. Une place de bonne à tout faire semblait permettre d’atteindre cet objectif – car à Paris, elles étaient relativement bien payées – en leur faisant gagner parfois, en un mois, le quintuple de leur salaire en Espagne. À ceci venait s’ajouter le fait qu’elles ne payaient ni loyer, ni nourriture, économisant un maximum sur leur salaire pour envoyer leurs économies en Espagne, via les banques ibériques installées dans la capitale. En outre, c’est le seul métier qui leur était proposé lors de leur arrivée en France. Or, dans leur parcours de vie, cette profession correspond généralement à leur période de célibat. Car en Espagne, dès la fin des années cinquante et pour la première fois dans l’histoire des migrations ibériques, des femmes partaient seules, sans être les accompagnatrices d’un père, d’un frère ou d’un époux. Arrivées jeunes en France, elles laissaient parfois en Espagne un petit ami qu’elles finissaient par quitter dans les premiers mois de la migration, généralement assimilés à une période d’isolement.

D’après les témoignages oraux, les premières années à Paris étaient vécues comme une succession de longs moments de solitude, les journées se déroulant entièrement entre l’appartement des employeurs et l’inconfortable chambre de bonne au dernier étage⁽⁷⁾, avec des consé-

quences psychologiques diverses⁽⁸⁾ pour les jeunes femmes. En 1962, Teresa écrivait au directeur de *Lejanias*, publication pour les émigrés espagnols, que les femmes à Paris “*se voient obligées, les jours de repos, de s’ennuyer dans leur chambre [de bonne]*” avec, en plus, le sentiment d’un mal-être causé par l’éloignement de leur pays d’origine⁽⁹⁾.

Pour rompre l’isolement, les femmes espagnoles ont trouvé des solutions qui les ont amenées, ensuite, vers la fin de leur isolement puis de leur célibat. Peu à peu, espace de solitude, la chambre de bonne est devenue un espace d’amitiés, d’échanges et de rencontres. Le film documentaire *Le long voyage d’Esperanza*⁽¹⁰⁾ montre bien ce glissement. On y voit des bonnes espa-

gnoles dans leur chambre, seules, expliquant que l’achat d’un téléviseur a permis de combattre la solitude. Cependant, le documentaire se termine avec des images de la chambre d’Esperanza, bonne elle aussi, qui a invité des amis pour manger. Serrés autour d’une table dans la petite chambre de bonne d’Esperanza, ils entonnent des chansons du Valencien Paco Ibañez. Les souvenirs et les photographies conservés dans les archives privées montrent que les chambres de bonne sont peu à peu devenues des espaces de rencontres.

Le sixième étage n’en demeurerait pas moins un espace placé sous surveillance⁽¹¹⁾. Parce que ces filles jeunes, étrangères et vivant de façon indépendante, éveillaient la méfiance de certains habitants des immeubles, des employeurs demandent aux concierges de surveiller les allées et venues pour veiller à la bonne réputation de l’immeuble – et donc, du voisinage. Le principal objectif semble avoir été celui d’empêcher les visiteurs masculins d’accéder à l’étage des chambres de bonnes.

Paseo, quartier de la Pompe ou salle Wagram : le temps des premiers flirts

Cependant, les Espagnols à Paris ont aussi investi l’espace public. Certaines rues des VIII^e, XVI^e ou XVII^e arrondissements, le parc Monceau, le bois de Boulogne, adoptent une connotation espagnole au cours des années soixante, connotation signalée par les sources ou les études dont nous disposons⁽¹²⁾. C’est à partir du moment où les immigrées espagnoles quittent leur chambre que les premières rencontres amoureuses ont lieu. À Paris, sans la surveillance des adultes, exercée, dans les villages espagnols d’origine, sur les jeunes femmes, celles-ci se sentaient rapidement plus libres dans leurs relations aux autres. Et c’est dans leurs relations aux hommes de la même génération, immigrés eux aussi, que ce sentiment de liberté trouvait son plein épanouissement.

En Espagne, dès la fin des années cinquante et pour la première fois dans l’histoire des migrations ibériques, des femmes partaient seules, sans être les accompagnatrices d’un père, d’un frère ou d’un époux.

8)- Professeur Le Guillan, *Incidences psycho-pathologiques de la condition de “bonne à tout faire”*, L’Évolution psychiatrique, Paris, 1963, 64 p.

9)- *Lejanias : portavoz de la emigración española a Europa*, n° 1, 1^{er} mai 1969, p. 5, rubrique “Cartas al director”, lettre de Teresa.

10)- *Le long voyage d’Esperanza*, réal. Claude Souef, ORTF, 1970.

11)- Maria Arondo, *Moi, la bonne*, Stock, Paris, 1975, p. 107.

12)- Philippe Bouvard, *Madame n’est pas servie, petit dictionnaire des patrons et domestiques*, Paris, Éditions de la pensée moderne, 1965, p. 217 ; Isabelle Taboada-Leonetti, Michelle Guillon, *Les immigrés des beaux quartiers. La communauté espagnole dans le 16^{me} arrondissement de Paris*, Paris, L’Harmattan-CIEMI, 1987, p. 95 ; François-Marie Banier, *Les femmes du métro Pompe*, Gallimard, Paris, 2006, 207 p. Pour les sources audiovisuelles, voir particulièrement “Bonsoir Paris” du 22 octobre 1967 (INA).

13)- Philippe Bouvard,
Madame n'est pas servie...,
op. cit., p. 217.

14)- Isabelle Taboada-
Leonetti, Michelle Guillon,
*Les immigrés des beaux
quartiers...*, *op. cit.*, p. 95.
Sur le *paseo*, voir aussi
Guy Hermet, *Espagnols
en France. Immigration et
culture*, Éditions ouvrières,
Paris, 1967, pp. 146-147.

15)- *Ibid.*

16)- Archives départementales
des Hauts-de-Seine, fonds
de la Jeunesse ouvrière
chrétienne féminine (ADHS-
JOCF), 45J, carton 333,
"Balance nacional de
la E. C. La salud de las J.T.",
1964-1965.

17)- *Le long voyage
d'Esperanza...*, *op. cit.*

Ainsi, les week-ends, on retrouvait ces jeunes gens sur l'avenue de Wagram, s'exerçant à une pratique importée d'Espagne, celle du *paseo*, la promenade. Cette zone de Paris étant une "sorte de quartier réservé" pour les Espagnols, selon l'humour douteux de Philippe Bouvard⁽¹³⁾, c'est plus exactement dans la portion d'avenue reliant la place des Ternes à celle de l'Étoile que l'on voyait passer les Espagnols, pratiquant ce *paseo*, comme "*dans les villes d'Espagne où, les jeunes filles d'un côté et les jeunes [hommes] de l'autre arpègent inlassablement le boulevard principal (...)*"⁽¹⁴⁾, en se croisant, en se souriant, les garçons lançant parfois des *piropos* à celles qui font mine de ne pas les entendre. "*Les fonctions du paseo sont connues : régulation sociale à travers le comérage, circulation des informations, agence matrimoniale.*"⁽¹⁵⁾

Les salles de bal étaient autant d'autres lieux de rencontre, à l'image de la célèbre salle Wagram, lieu emblématique de la communauté espagnole de Paris. Les Espagnoles aimaient danser, et certaines, malgré la fatigue causée par le travail, n'hésitaient pas à faire une nuit blanche pour s'amuser toute la nuit et fuir, là encore, la monotonie du quotidien. Ainsi, une enquête sanitaire commandée par un syndicat et conclue en 1965 s'inquiétait particulièrement du rythme de vie des Espagnoles dans la capitale⁽¹⁶⁾.

La salle Wagram est demeurée dans les mémoires comme un espace de liberté et d'évasion pour les jeunes travailleurs espagnols, femmes en tête. S'y divertir, "*c'est l'unique façon qu'elles trouvent de s'oublier un peu de la condition qu'elles ont vécu pendant la semaine. Le dimanche, elles sont des personnes différentes à ce qu'elles sont toute la semaine*", expliquait Esperanza⁽¹⁷⁾. On y dansait, on y buvait un peu, on y parlait beaucoup. Rapidement, davantage que les associations fréquentées par des Espagnols plus âgés et des générations d'immigrés différentes, la salle Wagram est devenue pour les jeunes immigrés espagnols le lieu des rencontres, d'une part, entre jeunes filles vivant des situations similaires et, d'autre part, entre filles et garçons. En ce lieu, des couples se formaient.

L'émancipation des femmes espagnoles

Par ailleurs, dans les années soixante, les lieux de sociabilité espagnols s'articulaient aussi autour d'institutions espagnoles déjà existantes : église de la rue de la Pompe, foyer pour jeunes filles de la rue Saint-Didier, métro Malesherbes près du consulat espagnol. Ainsi, le défilé des jeunes femmes – qui, devant l'église de la Mission espagnole de la rue de la Pompe (XVI^e arrondissement), attendaient qu'on vienne leur proposer du travail – ne dérangeait ni les prêtres, ni les riverains, qui étaient d'ailleurs leurs employeurs ; pourtant, le déroulement de ces embauches – avec des jeunes femmes attendant d'éventuels employeurs qui arrivaient en voiture et des entretiens qui avaient lieu sur le trottoir – n'était pas sans évoquer les pratiques liées à la prostitution.

Tous ces lieux de rendez-vous, auxquels s'ajoutaient les associations⁽¹⁸⁾, permettaient les rencontres entre les deux sexes. Les premiers flirts concrétisaient pour les immigrantes l'idée de la possibilité d'un avenir à deux, en dehors de l'Espagne. Cependant, le métier de bonne à tout faire laissait peu de temps aux femmes pour s'investir dans ces unions.

Aux yeux des gens restés en Espagne, ces relations naissantes n'allaient pas sans poser de problèmes. Dès lors que les adultes ne pouvaient contrôler la manière dont se déroulaient ces rencontres, les rumeurs commençaient à circuler et toutes mettaient en scène la sexualité des émigrantes, à tel point que même le dictateur Franco consacra une partie de son discours de fin d'année, en 1965, aux "dangers" de l'immigration féminine⁽¹⁹⁾, ce thème répandu des dangers pour les femmes partant seules étant repris dans le film *Españolas en París* (Roberto Bodegas, 1971).

Dans la vie des femmes espagnoles à Paris, au-delà des rumeurs dont elles étaient l'objet, les premières années en France brisèrent un tabou pourtant inébranlable dans les campagnes dont elles étaient originaires : celui de la sexualité. Lorsqu'elles arrivaient à Paris, elles étaient encore vierges et ignorantes de tout ce qui se rapportait à la sexualité⁽²⁰⁾. Les flirts permettaient de franchir un pas, et un simple baiser supposait déjà un effort considérable de leur part. La première relation sexuelle avait lieu plus tard, bien souvent après le mariage.

Au cours des quatre premières années de leur expérience migratoire, les immigrantes espagnoles découvraient l'indépendance qui leur faisait défaut en Espagne, se liant d'amitié avec d'autres filles, pratiquant avec elles toutes sortes de loisirs. Rapidement, arrivait le temps des premiers flirts. Elles rencontraient des garçons et vivaient avec eux des histoires éphémères qu'elles ont pratiquement toutes oubliées. Ensuite, cinq ou six années après leur arrivée, elles débutaient une relation sérieuse qui s'achevait le plus souvent par un mariage.

Se fiancer, se marier : changement de métier

Les rencontres amoureuses et le début d'une relation sérieuse viennent bouleverser la stratégie initiale consistant à épargner le plus d'argent possible, le plus vite possible, en travaillant à plein-temps pour une famille des quartiers cossus de la capitale. Avoir un petit ami supposait

18)- José Babiano, "Emigración, identidad y vida asociativa : los españoles en la Francia de los años sesenta", *Hispania*, vol. LXII/2, n° 211, mayo-agosto 2002, pp. 561-576.

19)- Discours du 30 décembre 1965.

20)- Carmen Martín Gaité, *Usos amorosos de la postguerra española*, Barcelona, Anagrama, 1987, 219 p.

une plus grande disponibilité que le plein-temps du métier de bonne à tout faire, dont les horaires exigeaient une présence quotidienne, parfois jusqu'aux premières heures de la nuit, n'autorisait pas. En revanche, le métier de femme de ménage permettait une plus grande indépendance

et une meilleure disponibilité ; c'est pourquoi les bonnes en couple ont rapidement tenté une reconversion, en quête de cette indépendance.

Indépendance vis-à-vis des employeurs : puisque le travail de femme de ménage se rémunère par heures, chaque femme comptait plusieurs employeurs qu'elle ne rencontrait que quelques fois sur le lieu de

travail. Alors que la maîtresse de maison surveillait continuellement le travail de la bonne, on faisait venir les femmes de ménage pendant les heures d'absence du couple employeur. Aussi, les employeurs ne les hébergeaient plus : les jeunes couples s'installaient ensemble, avant leur mariage, dans une chambre de bonne acquise en location, adoptant une pratique en rupture avec la tradition dans les villages espagnols d'origine, où l'union d'un couple dans un même habitat n'était pas tolérée avant le mariage. Ils louaient une ou plusieurs chambres de bonne, généralement deux : la première servait de cuisine et de salle à manger, la deuxième était utilisée comme chambre à coucher. Les mieux lotis louaient un studio, quittant parfois Paris pour s'installer en proche banlieue.

Mais surtout, les femmes quittaient les emplois de bonne à tout faire pour devenir femmes de ménage, parce que ce changement de profession libérait du temps libre qu'elles pouvaient consacrer à leur couple⁽²¹⁾. Les heures de ménage étant concentrées entre le matin et l'après-midi, de 8 heures à 18 heures en moyenne, les soirées et les week-ends pouvaient être passés avec leur conjoint. Pour les femmes adoptant cette stratégie, les salaires baissaient, mais le projet d'économie devait désormais se réaliser à deux, le salaire de l'homme venant compenser le manque à gagner de la femme.

Qui étaient ces hommes avec qui elles entamaient des relations sérieuses ? Issus de la même génération, arrivés au cours de la même vague migratoire, ils étaient généralement originaires de la même région espagnole, parfois d'un village voisin à celui de la jeune femme. Ils étaient ouvriers du bâtiment ou employés dans les métiers de l'industrie. Les flirts sans lendemain, eux, avaient eu lieu avec des garçons ayant le même profil, à la différence qu'ils étaient originaires d'autres régions, ne parlant parfois pas la même langue que certaines jeunes femmes⁽²²⁾. Ainsi, nous pouvons conclure que les Espagnoles, en fonction de leur origine régionale, préféraient établir des relations

Les rumeurs commençaient à circuler sur la sexualité des émigrantes, à tel point que même le dictateur Franco consacra une partie de son discours de fin d'année, en 1965, aux "dangers" de l'immigration féminine.

21)- À la fin des années soixante, les offres d'emplois de bonnes à plein-temps baissent considérablement, expliquant en partie la forte reconversion des "bonnes" espagnoles dans les métiers domestiques payés par heure de travail. Voir Laura Oso Casas, *Españolas en Paris...*, op. cit., pp. 83-84. En 1982, 36,2 % des Espagnoles en France étaient encore employées dans les services directs aux particuliers ("Le point sur la population féminine espagnole en France", *Actualités-Migrations*, n° 85, 22 juillet 1985).

22)- Pour l'importance de la pratique de la langue valencienne chez les immigrées espagnoles à Paris, voir Bruno Tur, *De Valence à Paris...*, op. cit., pp. 132-133.

sérieuses avec des hommes issus de leur environnement géographique, linguistique et culturel d'origine. Les mariages mixtes, entre Espagnols de régions différentes ou entre Espagnols et Français, constituaient des exceptions.

Le mariage impliquait obligatoirement une cérémonie religieuse. Alors que le mariage civil avait lieu à Paris, l'union religieuse se célébrait soit dans la capitale, soit en Espagne, cette dernière option représentant un plus grand investissement. Pour des raisons d'économie, la majorité des mariages eurent lieu dans la capitale, à l'église de la rue de la Pompe en particulier, cet événement étant l'occasion pour les familles restées en Espagne de venir découvrir la capitale française.

De la chambre de bonne à la loge de la concierge

Enfin, une dernière étape marque l'évolution professionnelle des immigrées espagnoles dans la capitale : c'est l'obtention d'une loge de concierge. À ce stade, le projet de vie de couple est déjà très avancé.

Si les heures de ménage qu'elles conservaient parfois, en plus de la loge de gardiennage, permettaient de disposer de plus de temps libre, le poste de concierge d'un immeuble d'habitation ou de bureaux présentait l'avantage de permettre de réaliser de plus grandes économies : non seulement les couples pouvaient occuper un logement de service à titre gratuit, mais, bien souvent, c'était la société de gérance de l'immeuble qui prenait financièrement en charge les dépenses d'eau, d'électricité ou de chauffage.

C'est toujours l'épouse qui obtenait l'emploi de concierge, puisque le mari ne renonçait jamais à son travail, généralement mieux rémunéré. D'autre part, l'emploi de concierge permettait aux femmes espagnoles de continuer à faire des heures de ménage chez des particuliers, dans l'immeuble où elles habitaient, dans leur quartier, ou dans les locaux professionnels (nettoyage de bureaux).

Par ailleurs, le travail de concierge et l'occupation d'une loge permettaient de mener à bien l'éducation des enfants. Bien qu'ils aient été normalement scolarisés, les couples espagnols rechignaient à déposer leurs enfants dans les structures d'accueil mises en place par les municipalités. Pour la mère, avoir une loge, c'était travailler mais aussi éduquer ses enfants à domicile⁽²³⁾.

Cependant, après l'arrivée d'un premier enfant, le couple ne prenait pas forcément tout de suite une loge. Il restait dans la chambre de bonne, vivant à trois dans un espace à peine prévu pour une personne. C'est surtout lorsque le deuxième enfant était annoncé que les couples espagnols changeaient de stratégie.

Pour beaucoup de couples, la question du retour se posait lorsqu'ils voyaient leurs enfants grandir. Le choix d'une éducation en Espagne pour la descendance venait mettre un terme à l'expérience migratoire

23)- L'obtention d'une loge de concierge permettait aux femmes espagnoles seules (qu'elles soient célibataires ou séparées) d'échapper à une situation précaire, en trouvant à la fois un emploi et un logement.

et nous pouvons observer, dès le début des années soixante-dix et jusqu'aux années quatre-vingt, de nombreux retours définitifs en Espagne de couples avec enfants. Mais d'autres ont fait le choix de rester et d'attendre leur retraite.

La formation des couples en migration a considérablement modifié le parcours professionnel des femmes espagnoles à Paris. Bonnes à tout faire lorsqu'elles étaient célibataires, l'engagement dans une aventure faisait d'elles des femmes de ménage qui disposaient de plus de temps libre, avant de devenir concierges, pour pouvoir superviser l'éducation de leurs enfants, cette triple évolution impliquant aussi un changement d'habitat. Mais toutes ces adaptations devaient permettre avant tout la réalisation du premier objectif de la migration : celui de gagner de l'argent pour retourner, un jour, vivre en Espagne. ◀



Marie-Claude Munoz, "Les immigrés espagnols retraités en France :
entre intégration et vulnérabilité sociale"

► Dossier *L'héritage colonial, un trou de mémoire*, n° 1228, novembre-décembre 2000